



Des destins de l'angoisse ou la phobie baladeuse Jessica Choukroun-Schenowitz

De l'angoisse

L'angoisse, du latin *angustia*, dérive du verbe « serrer », « resserrer » et signifie d'abord « étroitesse » et « lieu étroit, défilé ». En français moderne, le mot désignera à la fois un malaise physique, une oppression et un état moral pénible¹.

Il s'agit bien d'un affect, de « quelque chose de ressenti » dans le corps, et de l'ordre du déplaisir, tel que Freud l'a décrit. Il précise que chacun l'a « éprouvé lui-même ne fût-ce qu'une seule fois dans sa vie »². Alors qu'il cherche à cerner l'essence de l'angoisse, Freud obtient des résultats contradictoires « car l'angoisse ne se laisse pas saisir aisément »³ dit-il. Il note tout de même que ce caractère de déplaisir dans l'angoisse porte le plus souvent sur les organes de la respiration et le cœur et en déduit que des innervations motrices (des processus de décharge) participent au phénomène global de l'angoisse. Une élévation du niveau d'excitation crée le caractère de déplaisir et aboutit donc aux décharges venant soulager l'excitation⁴.

Kierkegaard lui, avait fait de l'angoisse un concept, la définissant en 1844 comme « vertige de la liberté »⁵, dans un lien étroit avec l'existence.

Le sujet, son existence, sa liberté sont bien les termes convoqués dès lors qu'il s'agit de s'interroger sur l'angoisse.

Mais, comme C. Leguil nous le précise, interprétant Lacan, « Freud aurait donc donné un fondement épistémologique à ce que Kierkegaard avait décrit sur un mode existentiel »⁶. Affect du réel, l'angoisse est présente dès lors que le sujet est là, face à son désir, face à son existence comme sujet de la parole. C'est, précisera Lacan, « le sentiment qui [...] nous vient « de nous réduire à notre propre corps »⁷ et de vaciller devant la présence de l'objet.

Car si Freud différenciait la peur « de quelque chose », de l'angoisse étant elle, sans objet, il faudra attendre Lacan et sa théorisation de l'objet pour affirmer que « l'angoisse n'est pas sans objet ». En effet, pour Freud, « l'angoisse est incontestablement en relation avec l'attente, elle est angoisse de quelque chose, elle a pour caractères inhérents l'indétermination et l'absence d'objet » et par conséquent, elle devient « peur » quand elle a trouvé un objet⁸. Il précise aussi que l'angoisse est à ramener à une situation de danger ; et que l'angoisse névrotique est « une angoisse devant un danger que nous ne connaissons pas. L'analyse nous a appris que c'est un danger pulsionnel ». Ne pouvons-nous pas là entrevoir la suite de ce raisonnement, le pas de Lacan qui nommera l'objet de cette angoisse ?

Dans son Séminaire sur l'angoisse, il nous dit : « L'angoisse, Freud [...] l'a désignée comme signal [...] un signal [...] articulé à ce qu'il appelle danger [...]. Ce que j'aurai

¹ Rey A., *Dictionnaire historique de la langue française*, Le Robert.

² Freud S., « L'angoisse », *Introduction à la psychanalyse*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 1961, p. 370.

³ Freud S., *Inhibition, symptôme et angoisse*, Paris, PUF, 1990, p. 55.

⁴ *Ibid.*, p. 56.

⁵ Kierkegaard S., *Le concept de l'angoisse*, Paris, Gallimard, 1964, p. 90.

⁶ Leguil C., *Sartre avec Lacan, Corrélation antinomique, liaison dangereuse*, Navarin, Le Champ freudien, 2012, p. 153.

⁷ Lacan J., « La Troisième », *La Cause freudienne*, n°79, octobre 2011, p. 29.

⁸ Freud S., *Inhibition, symptôme et angoisse, op.cit.*, p. 94.

pour vous articulé d'original cette année, c'est une précision sur ce qu'est ce danger. [...] je dis que le danger en question est lié au caractère de cession du moment constitutif de l'objet *a*.»⁹

L'angoisse n'est donc pas le signal d'un manque, mais « le défaut de l'appui que donne le manque [...] ce n'est pas la nostalgie du sein maternel qui engendre l'angoisse, mais son imminence [...] Ce qui provoque l'angoisse, c'est tout ce qui nous annonce, nous permet d'entrevoir, qu'on va rentrer dans le giron. Ce n'est pas, [...] le rythme ni l'alternance de la présence-absence de la mère. [...] Ce qu'il y a de plus angoissant pour l'enfant, c'est justement quand le rapport sur lequel il s'institue, du manque qui le fait désir, est perturbé, et il est le plus perturbé quand il n'y a pas de possibilité de manque, quand la mère est tout le temps sur son dos, et spécialement à lui torcher le cul, modèle de la demande, de la demande qui ne saurait défaillir. »¹⁰

L'angoisse serait selon Freud « le phénomène fondamental et le problème capital de la névrose »¹¹ puisqu'elle est « réaction à une perte, à une séparation »¹² la ramenant au danger de castration.¹³

Lacan insiste sur le rapport à l'objet qu'il met au premier plan dans la structure de l'angoisse. Pour Lacan, l'angoisse, c'est l'affect qui ne trompe pas, et qui concerne le sujet « au plus intime de lui-même »¹⁴ : « Non seulement elle n'est pas sans objet mais elle désigne très probablement l'objet, si je puis dire, le plus profond, l'objet dernier, la Chose. C'est en ce sens [...] que l'angoisse est ce qui ne trompe pas »¹⁵.

Pour le dire avec P. De Georges, l'angoisse signe la plus fondamentale des identifications : celle du sujet à l'objet qu'il est dans le désir de l'Autre. Cet objet est l'objet cause de son désir¹⁶. En effet, dans « Les Noms du Père »¹⁷, Lacan signale que c'est par le désir de l'Autre que le sujet est affecté dans l'angoisse, et cela d'une façon « immédiate », « non dialectisable ». En ceci, l'angoisse ne trompe pas ; dans l'angoisse, l'objet *a* choisit.

« Je ne sais pas ce que je suis comme objet pour l'Autre ». Voilà où se situe le manque d'objet du sujet dans l'angoisse¹⁸.

Ce séminaire de 1962-1963 consacré à l'angoisse marque un tournant et même une rupture : l'angoisse est au cœur de l'expérience analytique et notamment parce qu'elle « vient nous signaler l'imminence d'une coupure, nous introduisant à un manque qu'aucun signifiant ne peut combler »¹⁹. Comme le précise encore C. Leguil, « Lacan parvient à toucher du doigt l'existence dans ce qu'elle a de plus originaire, en ce point où le sujet naît d'un cri qui témoigne de sa séparation d'avec une part de lui-même qu'il ne pourra jamais récupérer ».

Elle rappelle alors que pour J.-A. Miller, « Ce que montre et démontre ce Séminaire, c'est que, dans la structure du langage, il y a quelque chose qui ne peut pas être réduit au signifiant, qui est donc assimilé grossièrement, au corps comme vivant »²⁰.

⁹ Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'angoisse*, Paris, Seuil, 2004, p. 375.

¹⁰ *Ibid.*, p. 67.

¹¹ Freud S., *Inhibition, symptôme et angoisse*, *op. cit.*, p. 69.

¹² Notons que son « prototype n'est pas la naissance » comme Freud lui-même le postule d'abord (Cf. *Inhibition, symptôme et angoisse*, p. 57).

¹³ Freud S., *Inhibition, symptôme et angoisse*, *op. cit.*, p. 54.

¹⁴ Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'angoisse*, *op. cit.*, p. 202.

¹⁵ *Ibid.*, p. 360.

¹⁶ De Georges P., « Pour introduire le thème "Affects, angoisse et passions" », *Les cahiers cliniques de Nice*, n°5, avril 2006, p. 14.

¹⁷ Lacan J., « Les Noms du Père », leçon du 20 novembre 1963, inédit.

¹⁸ Lacan J., *Le Séminaire*, livre IX, « L'identification », leçon du 4 avril 1962, inédit.

¹⁹ Leguil C., *Sartre avec Lacan*, *op. cit.*, p. 156.

²⁰ Miller J.-A., « Introduction à la lecture du Séminaire *L'Angoisse* », *La Cause freudienne*, n°58, p. 78.

En 1974, Lacan demandera: « De quoi nous avons peur ? Ça ne veut pas simplement dire : à partir de quoi avons-nous peur ? De quoi avons-nous peur ? » Et de répondre : « De notre corps. C'est ce que manifeste ce phénomène curieux sur quoi j'ai fait un séminaire toute une année et que j'ai dénommé de l'angoisse. L'angoisse, justement, se situe ailleurs que la peur dans notre corps »²¹. La réponse est limpide mais le phénomène est qualifié de curieux. Cette théorisation, soulignant la mise en évidence du rapport à l'objet dans l'angoisse, met au premier plan le corps, dans ce non réductible au signifiant.

Et des phobies

Avançons-nous à présent vers la phobie pour dire qu'elle serait un des traitements de l'angoisse. L'objet de la phobie « couvre » l'angoisse²², nous dit Lacan.

La phobie, en grec ancien, c'est l'effroi, la peur.

La littérature foisonne de références sur la phobie. J'ai été étonnée de voir le nombre de déclinaisons existantes des phobies et l'association psychiatrique américaine ne recense pas moins de six-mille-quatre-cent-cinquante-six troubles phobiques !

La mode de la phobie n'est donc pas du dernier cri, les qualificatifs jusqu'aux plus saugrenus abondent depuis un certain temps. Il nous appartient alors d'interroger sérieusement les statuts et les destins de la phobie dans notre monde moderne qui en propose de nouveaux qualificatifs. Faisons un rapide rappel historique.

Dans la première moitié du XIX^e siècle, on sépare les phobies des manifestations délirantes pour les rattacher aux idées obsédantes, soit par la manie sans délire de Pinel, soit par la monomanie intellectuelle et affective d'Esquirol.

À la fin du XIX^e siècle, on décrit pour la première fois les phobies proprement dites, isolées comme symptômes particuliers. Westphal décrit l'agoraphobie en 1872, et Varga et Benjamin la claustrophobie en 1879. Pitres et Régis, en 1902, considèrent que les phobies apparaissent sur le fond d'une hyperémotivité qui constitue le trouble primaire, et mettent l'accent sur l'incident qui précipite et cristallise le trouble phobique. Une classification des phobies est établie, phobies d'objets, de lieux ou d'êtres vivants. En 1903, Pierre Janet englobe les obsessions et les phobies dans le cadre de la psychasthénie.

Freud va se pencher sérieusement sur la question de la phobie, c'est-à-dire penser cette entité à la lumière des formations de l'inconscient. La phobie pourra alors être interprétée comme symptôme, comme signe, comme « petite métaphore délirante » ou encore comme moment structural avec Lacan, voire comme solution névrotique à l'angoisse²³.

Le long parcours freudien

Comment Freud a-t-il donc repris cette question de la phobie²⁴ ?

C'est en 1892 qu'il parle pour la première fois de phobie à propos d'un cas d'*hystérie*

²¹ Lacan J., « c'est le sentiment qui surgit de ce soupçon qui nous vient de nous réduire à notre corps », « La Troisième », p. 29. Cf. supra, note 7.

²² Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'angoisse*, op. cit., p. 98.

²³ Cf. Morin I., *La phobie, le vivant, le féminin*, Presses Universitaires du Mirail, 2009, p. 27.

²⁴ *Ibid.*, p. 40-74.

« *d'occasion* »²⁵ (la formule est de Charcot) chez une femme traitée et guérie par l'hypnose. Ici la phobie concerne l'allaitement de son enfant.

En 1893, dans le « Manuscrit B » où il s'adresse à Fliess²⁶, Freud expose sa théorie relative à l'étiologie sexuelle des névroses. Il évoque alors la névrose d'angoisse dans la symptomatologie neurasthénique chez les femmes. Il y décrit des symptômes liés à une anxiété relative au corps (hypocondrie) ou aux fonctions physiques (agoraphobie), au vertige des hauteurs (claustrophobie).

En 1894, dans les « psychonévroses de défense », Freud va approfondir la question de la phobie qu'il considère d'abord comme un symptôme qui se balade au sein des névroses. Les phobies sont intégrées aux psychonévroses de défense et plus particulièrement aux obsessions. Freud affirme que dans la phobie comme dans l'obsession, l'affect se trouve transposé d'une représentation à une autre en contraste avec l'hystérie où l'affect se trouve converti.

En 1895, Freud justifie son choix de séparer la neurasthénie (sorte de fourre-tout), de ce qu'il va nommer la « névrose d'angoisse ». C'est précisément là, qu'il va préciser et différencier les phobies relevant des névroses de défense, de celles de la névrose d'angoisse. Il décrit alors un « complexe symptomatique » se regroupant autour de l'angoisse : chacun de ces éléments possède une relation déterminée avec l'angoisse, tendant à confirmer son impression que la névrose d'angoisse possède une autonomie clinique. Décrivons très rapidement le tableau clinique de la névrose d'angoisse freudienne, pour sa richesse et sa précision :

- l'excitabilité générale ;
- l'attente anxieuse (dont l'hypocondrie), symptôme nucléaire de la névrose ;
- l'accès d'angoisse avec tous les troubles des fonctions corporelles (respiration, activité cardiaque, innervation vasomotrice, activité glandulaire). Le sujet n'y reconnaît d'ailleurs pas toujours l'angoisse mais peut se contenter de nommer son inconfort, son malaise...

Freud évoque également les équivalents de l'accès d'angoisse :

- le réveil nocturne dans l'effroi ;
- le vertige qui occupe dans cette névrose une place éminente (de l'étourdissement à l'évanouissement) ;
- les phobies qui se séparent en deux groupes typiques : d'une part, en rapport avec les menaces physiologiques communes (serpents, orages, obscurité, araignées...), d'autre part, en rapport avec la locomotion (l'agoraphobie et toutes ses formes annexes) ;
- des perturbations caractéristiques de l'activité digestive (envie de vomir, nausées, fringales, tendance à la diarrhée, envie impérieuse d'uriner) ;
- les paresthésies pouvant accompagner l'accès de vertige ou d'angoisse (sensations atypiques et changeantes par rapport à l'hystérie) ;

Enfin, Freud précise que plusieurs de ces symptômes qui accompagnent ou remplacent l'accès d'angoisse, peuvent se représenter aussi de façon chronique ; ils sont alors moins faciles à reconnaître car la sensation anxieuse en est moins nette. Dans ce texte, Freud définit la phobie par une représentation obsédante connectée à un affect, mais il prend le soin ici de différencier les phobies de la névrose d'angoisse, de celles de la névrose obsessionnelle. Dans les premières, on a :

- un affect monotone (toujours l'angoisse) ;
- cet affect ne provient pas d'une représentation refoulée, il n'y a pas de mécanisme de substitution.

²⁵ Freud S., « Un cas de guérison hypnotique avec des remarques sur l'apparition de symptômes hystériques par la contre-volonté », *Résultats, Idées, Problèmes*, tome I, Paris, PUF, 1985, p. 31.

²⁶ Cf. Freud S., « Manuscrit B », *La naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1979, p.61-66.

Concernant les causes de la névrose d'angoisse, l'étiologie sexuelle peut être démontrée dans la majorité des cas, mais dans certains autres, aucune étiologie ne peut être découverte. Une des logiques à l'œuvre dans cette névrose est tout de même à noter : la psyché se trouve dans l'incapacité de régler l'excitation d'origine endogène (sexuelle) et se comporte donc comme si elle projetait cette excitation vers l'extérieur²⁷. Aussi, la source d'excitation, la cause déclenchante du trouble se trouve dans le domaine somatique et non pas comme dans les deux autres névroses dans le domaine psychique. Et Freud précise que bien des choses qu'on attribue à l'hystérie pourraient être à plus juste titre mises au compte de la névrose d'angoisse. La névrose d'angoisse serait donc le pendant somatique de l'hystérie, nous dit Freud. À la place d'une élaboration psychique, il y a dérivation de l'excitation dans le somatique pour ces deux névroses mais dans la névrose d'angoisse, l'excitation (frustration ou excès) est purement somatique alors que dans l'hystérie, elle est psychique, soit provoquée par un conflit. Ces deux textes passionnants de 1894-1895, nous montrent comment Freud tâtonne en clinicien et en logicien, pour tenter de trouver un statut à la phobie à partir de l'affect d'angoisse. C'est bien ce dont témoigne cette formulation de « névrose d'angoisse », qui n'est donc pas rangée parmi les névroses de défense. Il y manque le conflit, la liaison psychique avec une représentation.

Ces textes méritent que l'on s'y attarde car ils rendent compte de l'intraitable que recouvre l'angoisse, du hors-représentation, qui apparaît très clairement dans les descriptions cliniques de Freud.

Il faudra attendre 1909 et la phobie du petit Hans, pour voir Freud affirmer la proximité de la phobie avec l'hystérie de conversion.

C'est à partir de ce cas, que Freud a pu dégager que la phobie émerge à un moment structurant pour le petit sujet, celui de la rencontre avec la castration maternelle.

Sans entrer dans le détail du cas, reprenons simplement ce passage en lien avec notre propos qui tente de cerner le statut de la phobie.

Freud explique que la phobie de Hans prend de plus en plus le cheval pour objet, cessant d'être en rapport avec l'espace.

Il précise encore que la place à assigner aux phobies dans la classification des névroses n'a pas été jusqu'à présent bien déterminée et finit par proposer le terme d'hystérie d'angoisse pour le cas du petit Hans. Cette hystérie présente une similitude parfaite, nous dit-il, avec l'hystérie de conversion à l'exception d'un seul point : la libido n'est pas convertie (détournée du psychique vers une innervation corporelle) mais libérée sous forme d'angoisse. Freud explique alors que nous rencontrons dans la clinique toutes les formules de mélange entre cette hystérie d'angoisse et l'hystérie de conversion (cas purs de conversion sans angoisse et inversement). Enfin, il précise que les hystéries d'angoisse sont les plus fréquentes de toutes les affections psychonévrotiques et celles qui apparaissent le plus tôt dans la vie : elles sont par excellence les névroses de l'enfance. Il rajoute qu'une hystérie d'angoisse, à mesure qu'elle progresse, tourne de plus en plus à la phobie.

Cette hystérie d'angoisse est donc un travail psychique tentant de fixer psychiquement à nouveau l'angoisse devenue libre : voilà l'essence de la phobie²⁸, qui semble apparaître comme dernière solution.

En 1926, dans *Inhibition, symptôme et angoisse*, il reviendra sur cette question en reprenant l'analyse du petit Hans qu'il comparera à celle de l'homme aux loups.

Ce qui fait la névrose de Hans, c'est la substitution du cheval au père, ce déplacement

²⁷ Freud S., *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, p. 35.

²⁸ Freud S., *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1999, p. 175-176.

symptomatique²⁹. Dans les deux cas, le moteur du refoulement, nous dit Freud, est l'angoisse de castration. L'angoisse de la phobie d'animaux est l'angoisse de castration, inchangée, angoisse devant un danger réel.

Ainsi, conclut-il : « c'est l'angoisse qui produit le refoulement et non pas, comme je l'ai pensé jadis, le refoulement qui produit l'angoisse »³⁰.

Plus loin, il poursuit sur la phobie notamment en précisant que cette « formation substitutive » a deux avantages³¹ : éviter un conflit d'ambivalence (car le père est en même temps un objet aimé) et stopper le développement de l'angoisse. En effet, l'angoisse de la phobie est facultative, dit Freud, elle n'apparaît que lorsque son objet est perçu. En somme, la phobie est la substitution d'un danger extérieur à un autre danger extérieur : celui de la castration. Et Freud précise que le mécanisme est le même pour les phobies d'adultes.

Même l'angoisse de mort est conçue comme « analogon de l'angoisse de castration ». Et Freud termine ce septième chapitre de son *Inhibition, symptôme et angoisse*, en proposant une nouvelle conception de l'angoisse : plus qu'un « affect-signal » du danger, elle est la réaction à une perte, une séparation³². S'ouvre là la question du rapport à l'objet, de sa perte précisément.

Il nous semble que toutes ces étapes que nous n'avons pas relevées de façon exhaustive chez Freud, amènent quelque chose d'important dans ce parcours sur l'angoisse et la phobie. Les propositions foisonnent et là encore, on voit Freud chercher la cause, et tourner autour de la question du *réel*, pour faire dans l'anachronisme.

Angoisse, phobie et réel

En 1932, encore, dans ses *Nouvelles Conférences d'introduction à la psychanalyse*³³, il interroge la cause de l'angoisse et retrace à cette occasion le parcours de son élaboration sur l'angoisse.

Il apparaît alors que sa véritable cause est le traumatisme : l'angoisse est soit la conséquence directe du traumatisme, soit sa menace de réactualisation.

Freud dit : « ce qui est redouté, l'objet de l'angoisse, est, à chaque fois, l'apparition d'un facteur traumatique qui ne peut être liquidé selon la norme du principe de plaisir »³⁴.

C'est ce réel qui déclenche l'angoisse, même réel qui déclenche chez l'enfant la phobie devant la rencontre d'un irréprésentable.

La phobie se balade, disions-nous, elle se rencontre dans toutes les névroses parce qu'elle tente de traiter le réel, parce qu'elle surgit au point où le sujet est confronté au manque d'objet, et parce qu'elle implique le rapport du sujet à son désir.

La phobie engage la responsabilité du sujet, son choix. Et si Lacan en a fait une plaque tournante, un carrefour structural, c'est parce que son mode de traitement est déterminant pour la position du futur sujet.

Comment traiter ce surgissement du sexuel ? Que faire de la découverte du manque phallique de la mère ? Et même, comment aborder l'Autre sexe, le féminin ?

C'est bien dans une « région où nous ne nous attendions pas à le voir aller »³⁵, que le petit Hans nous a baladés quant à lui.

²⁹ Freud S., *Inhibition, symptôme et angoisse*, op. cit., p. 21.

³⁰ *Ibid.*, p. 27.

³¹ *Ibid.*, p. 49.

³² *Ibid.*, p. 54.

³³ Freud S., « Angoisse et vie pulsionnelle », *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, col. Folio/Essais, Gallimard, 1984, p. 111-149.

³⁴ *Ibid.*, p. 127.

³⁵ Freud S., *Cinq psychanalyses*, op. cit., p. 130.